

ELZÉVIR FILMS, JOUR2FÊTE ET VLR PRODUCTIONS PRÉSENTENT

**PIERRE
DELADONCHAMPS**

**LAETITIA
DOSCH**

**FINNEGAN
OLDFIELD**

**GRÉGORY
MONTEL**

**VINCENT
DENIARD**



**LE 19 OCTOBRE
AU CINEMA**

REPRISE EN MAIN

UN FILM DE GILLES PERRET

AVEC MARIE DENARNAUD SAMUEL CHURIN YANNICK CHOIRAT SOPHIE CATTANI MOHAMED BRIKAT

Comme son père avant lui, Cédric travaille dans une entreprise de mécanique de précision en Haute-Savoie. L'usine doit être de nouveau cédée à un fonds d'investissement. Épuisés d'avoir à dépendre de spéculateurs cyniques, Cédric et ses amis d'enfance tentent l'impossible : racheter l'usine en se faisant passer pour des financiers !

Avec sa première fiction, Gilles Perret, jusque-là connu pour ses documentaires sociaux, nous offre de l'émotion, des rebondissements et une dose de suspense. Avec, en toile de fond, les chaînes de montage de l'usine de sa jeunesse, et les chaînes de montagnes de sa Haute-Savoie.

"IL ME FAUT DU RÉEL POUR



Avec Reprise en main, sa première fiction, Gilles Perret nous entraîne dans un grand écart : un pied à l'usine, l'autre dans les hautes sphères de la finance. Ou comment une équipe de Pieds Nickelés se réapproprie son destin, et celui de leur entreprise. Avec des rires, des larmes et de la lutte au milieu de tout ça...

Après vingt ans de documentaires, vous passez à la fiction. Par pur désir de cinéma, ou parce qu'il était impossible de raconter cette histoire autrement ?

GILLES PERRET : Un peu des deux ! Passer à la fiction est devenu évident pour moi. Au fur et à mesure de mes documentaires, je m'en rapprochais de plus en plus. Et puis oui, ce sujet aurait été difficile à traiter en documentaire : les personnes interviewées auraient pu se mettre en danger vis-à-vis de leurs clients, leurs patrons. Alors, ce qu'elles auraient pu me confier, je l'ai mis dans la bouche des acteurs ! C'est l'un des avantages de la fiction : elle ouvre du possible, donne de la liberté. Dans ce cas précis, la fiction pouvait aussi porter un discours optimiste. Alors qu'un documentaire sur les impacts de la finance dans les entreprises, on se serait surtout rapproché du drame (*vires*)...

C'est vrai qu'on rit dans ce film. On pleure aussi. Est-ce important de jouer sur ces émotions ?

J'adore ça. C'est aussi le cas dans mes documentaires. Ça permet de rendre digestes des mécanismes qui paraissent complexes ou rebutants au premier abord. Dans *Reprise en main*, ça permet de mettre de l'humain dans des stratégies financières où tout est fait pour perdre le commun des mortels. C'est voulu, je pense : il faut qu'on ait l'impression de ne plus avoir de prise sur notre devenir...

Appréhendez-vous le poids du tournage,

de l'équipe, du budget ?

C'est sûr que ça a été le grand écart avec mes deux derniers docs... Avec François Ruffin, on n'était que deux à tourner ! Ça m'a paru vertigineux, au départ. Et puis, j'ai immergé toute l'équipe dans mon milieu, chez moi, dans la vallée de l'Arve. Ils étaient impressionnés par le décor naturel, les montagnes, les usines, et moi par leur présence, leurs expériences. Ça équilibrait les choses. Les comédiens ont tout de suite été très mobilisés, très concernés par le scénario et leur implication a rendu le travail extrêmement joyeux.

Jusque-là, vous étiez resté éloigné du monde du cinéma...

Par mes origines sociales, je n'étais pas prédestiné à faire du cinéma. J'ai vu mon premier film au cinéma alors que je devais avoir 13 ans et c'était *Le Gendarme et les extra-terrestres (vires)*. Mais j'étais plutôt serein sur le tournage. Il faut dire que je me suis inspiré de ma propre histoire, de celle de mon père, de celle de mes copains, dans un environnement qui est le mien : tout cela était rassurant. Le fait d'avoir travaillé au tout début de ma vie professionnelle dans l'usine que l'on voit dans le film (c'est celle d'un copain, j'y ai installé des machines, j'ai un diplôme d'ingénieur, à la base), ça m'a permis de me sentir à ma place sur le plateau. Et finalement, je crois que le fait d'être assez loin du milieu du cinéma, et d'avoir été un cinéphile sur

le tard, est aussi une chance. Ça libère de toutes références et rend tout possible, non ?

Le casting est impressionnant, pour une première fiction. L'aviez-vous en tête dès l'écriture ?

Pas vraiment. Sauf pour Laetitia Dosch qui est arrivée très tôt sur le projet car je la connaissais personnellement. Pierre Deladonchamps nous a rejoints plus tardivement et on a vite été en phase sur le projet global et le personnage, même s'il y a amené sa patte. Il lui a donné plus

« C'était Le gendarme et les extra-terrestres ! »

de rondeur, et on a davantage d'empathie pour le Cédric qu'il interprète. Constance Demontoy, à la direction de casting, Marion Richoux, la scénariste et directrice artistique, et moi étions vraiment connectés tous les trois. Tous les comédiens ont eu envie de faire le film après avoir lu le scénario, grâce à sa charge politique, son ton Pieds Nickelés, son aspect choral.

La montagne aussi est au casting...

C'est la culture du coin ! Je fais de l'escalade moi-même et le personnage de Cédric est inspiré d'un ouvrier décolleteur que je connaissais, qui partait escalader sans cordes après les journées de boulot. C'est le lieu où peuvent encore se croiser des ouvriers et des

RACONTER DES HISTOIRES"

patrons, sans appareil, sans barrière sociale. La montagne a le pouvoir de redistribuer les cartes.

Pourquoi prendre le cas très local du décollage pour parler de la mondialisation ?

C'est, je crois, ma marque de fabrique. J'ai toujours voulu raconter le monde à travers des particularismes locaux. Je ne serais pas capable d'écrire un scénario de fiction sans connaître le lieu, les gens ou la problématique concernés. Il me faut du réel et un attachement personnel pour raconter des histoires. C'est le cas ici : mes parents ont travaillé dans ces usines de décolletage. Au lycée, on était tous prédestinés à y être responsables d'atelier. Cette histoire d'amitié dans le film, c'est un peu la mienne. Le personnage de Denis existe vraiment : on a tourné dans son atelier.

Restez-vous optimiste sur l'avenir de cette filière ?

C'est un des buts du film : montrer qu'il existe en France une industrie performante. Pourtant, ça fait trente ans qu'on nous fait croire que l'industrie est finie, qu'il n'y a plus d'ouvriers, que les Français sont nuls, tout en modifiant les règles pour que l'industrie puisse partir. Il y a eu une irresponsabilité dramatique de la part des responsables politiques. Comment a-t-on pu laisser croire aux gens qu'un pays allait pouvoir vivre sans produire ? C'est ahurissant. On en paie le prix cher aujourd'hui. Avec ce film, il s'agissait donc de montrer qu'on est capable de produire, et de produire bien. La vallée de l'Arve est une vallée high tech avec des gens malins, qui vendent des pièces à des constructeurs automobiles américains, chinois ou européens. Le problème, c'est que la majeure partie des entreprises appartient maintenant à des fonds d'investissements. La finance s'est installée partout où il y a de l'argent à ponctionner et, évidemment, c'est d'autant moins qui va dans la poche des travailleurs.

Quelles sont les marges de manœuvre pour y faire face ?

Il faut les inventer ! C'est ce qu'on fait dans le film (*rires*)... On vit dans un monde où on nous fait toujours croire qu'il n'y a pas d'alternative, qu'il n'y a rien d'autre à faire que de baisser la tête. Dans ce film, j'ai voulu montrer des gens qui relèvent la tête, et peuvent être tout aussi malins que les financiers. La marge de manœuvre est aussi politique : on pourrait tout simplement interdire ces LBO (*voir page 4*), qui font tant de dégâts. Un système dégueulasse mais légal...

Dans le film, Cédric rejette le discours politique et syndical de son père. La jeune génération ne voit plus la lutte sociale par ce biais-là ?

« Il ne faut pas laisser croire que rien n'est possible. »

C'est comme ça qu'on nous vend les choses, en tout cas... Les questions politique et syndicale sont décrédibilisées, montrées comme ringardes. Mais l'intuition de Cédric est claire : se réapproprier son outil de travail, en redistribuer le fruit à ceux qui produisent. Sans le savoir, c'est une mise en œuvre pratique des théories politiques de son père. *Reprise en main* raconte une filiation politique par l'intuition, et par la réalité des faits. L'histoire et les questions restent toujours les mêmes : qui produit ? Comment partage-t-on les richesses ?

La combativité joyeuse du film rappelle ceux de Ken Loach...

Ken Loach est un cinéaste qui compte vraiment pour moi, la précision des thèmes qu'il traite est admirable.

Votre sujet aurait pu plomber le moral...

Les films sociaux où tout le monde se suicide à la fin, on en voit déjà beaucoup ! Pour moi, au contraire, il était important qu'une histoire sociale se termine bien. C'est par les affects positifs qu'on donne envie aux gens de se relever. Il ne faut plus laisser croire que rien n'est possible. Ce sont les dominants qui véhiculent ce discours ! Si, avec ce film, cinquante spectateurs se disent qu'ils peuvent reprendre en main leur boîte, alors je serai heureux.

Le film est très réaliste, y compris dans les séquences financières.

Pour que ça marche, il fallait être rigoureux et crédible, sur les décors, sur la culture locale mais aussi sur la finance. Le scénario a même été validé par des financiers suisses !

Malgré leur capitalisme froid, ils n'apparaissent pas totalement noirs. Vous vouliez les humaniser ?

Oui, c'est quelque chose que l'on retrouve dans chacun de mes films, je crois. J'ai tendance à tendre une perche pour sauver les personnages pour lesquels je ressens une opposition naturelle. Ici, plus que jamais, il fallait éviter le manichéisme caricatural, je voulais que chaque personnage déploie une certaine complexité. J'aime mettre de l'humanité, chercher l'inattendu et les contradictions chez chacun. Personne n'est d'un bloc.

Votre cinéma sera toujours empreint de préoccupations sociales ?

J'espère oui, sinon ce ne seront plus mes films (*rires*). J'aime surtout que mes films suscitent un débat, qu'ils ouvrent les yeux sur certains sujets et, pourquoi pas, fassent bouger un peu les choses. C'est ça qui me donne le sentiment d'être utile en tant que cinéaste citoyen.

Gilles Perret, de l'usine à la caméra.

GILLES PERRET est né en juin 1968 en Haute-Savoie, où il vit toujours. Fils d'ouvrier, il mène des études d'ingénieur avant de travailler dans l'industrie et notamment dans la vallée de l'Arve. Il se tourne ensuite – un peu par hasard, puis par conviction – vers l'audiovisuel et le cinéma. Réalisateur de nombreux films documentaires, la plupart à caractère social et humaniste, il y met en avant les gens de peu. *Ma mondialisation*, son

premier film sorti en 2006 (qui se déroulait déjà dans la vallée de l'Arve) racontait l'histoire de patrons de PME, et de la délocalisation de leur entreprise. Ce film est désormais inscrit dans les manuels scolaires d'économie.

L'histoire sociale reste au cœur de l'œuvre de GILLES PERRET, avec des films qui génèrent encore et toujours de nombreux débats en salles. *Reprise en main* est sa première œuvre de fiction, co-écrite avec **MARION RICHOUX**, sa compagne dans la vie.



FILMOGRAPHIE

FICTION

Reprise en main (2022).

DOCUMENTAIRES

Debout les femmes ! (2021). Co-réalisé avec François Ruffin. Un road movie parlementaire sur les métiers du lien.

J'veux du soleil ! (2019). Co-réalisé avec François Ruffin. Un road-trip à la rencontre des Gilets Jaunes.

L'insoumis (2018). Portrait et chronique de la campagne présidentielle de Jean-Luc Mélenchon en 2017.

La Sociale (2016). L'histoire et la modernité de la Sécurité sociale.

Les Jours Heureux (2013). Le programme du Conseil National de la Résistance (CNR), de 1943 à nos jours.

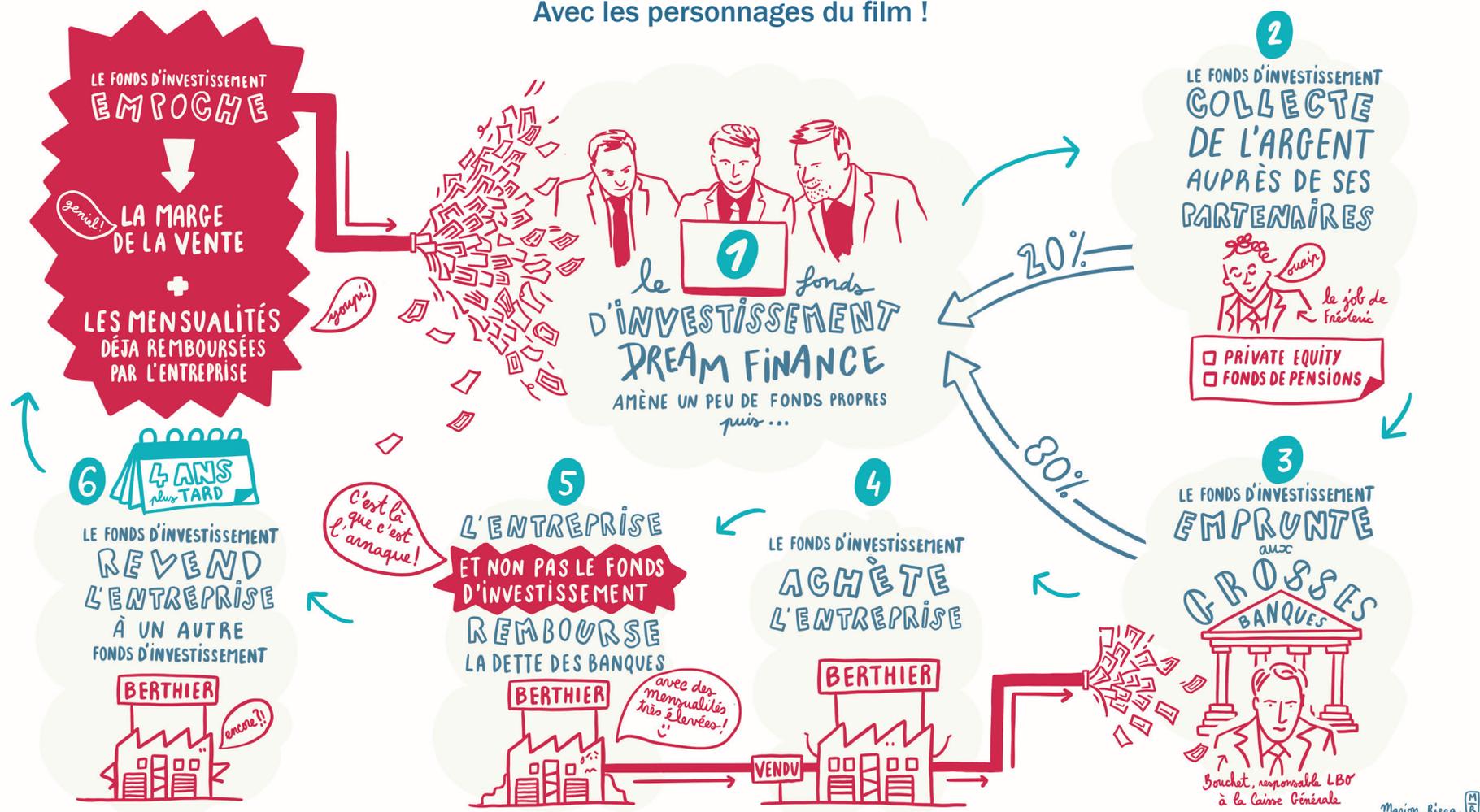
De mémoires d'ouvriers (2012). L'histoire sociale française racontée à travers le parcours d'ouvriers savoyards.

Walter, retour en résistance (2009). Le portrait de Walter, ancien résistant déporté, pose la question : que sont devenus les idéaux du CNR ?

Ma Mondialisation (2006). Un récit de la mondialisation sur les traces d'un patron atypique.

LE LBO POUR LES NULS

Avec les personnages du film !



DES AGRICULTEURS-HORLOGERS AUX FONDS DE PENSION

La mécanique de précision, dont les ouvriers du film sont les héritiers, c'est une tradition qui remonte loin, très loin dans les vallées de Haute-Savoie. Plus précisément, autour de 1715, dans le village de Saint-Sigismond au-dessus de Cluses, quand Claude-Joseph Ballaloud y introduit l'activité horlogère, en tant que sous-traitant pour les grandes fabriques de Genève. Pour les agriculteurs de la vallée, c'est une aubaine, un vrai complément hivernal à leur activité. Ils se forment, alors, à ces techniques de mécanique de précision. L'artisanat s'organise, jusqu'à s'industrialiser dès la fin du XIX^e siècle. L'arrivée de l'électricité et l'éclosion de nouvelles industries gourmandes en pièces métalliques (cycles, motocycles, automobiles...) donnent naissance au décolletage - la fabrication de pièces tournées à partir de barres ou de fils de métal. La filière sert l'armement durant la guerre, prend son envol durant les années de reconstruction et l'essor des moyens de transport des Trente glorieuses, notamment l'aéronautique.

Quelques décennies plus tard, le décor des agriculteurs - horlogers a bien changé. Au cours des années 2000, les fonds de pension ont largement pris possession de la filière. Ils ont aujourd'hui la main sur 40 % du chiffre d'affaires de la profession (plus de deux milliards d'euros en 2019), peu ou prou. Et dire que l'investissement industriel n'est pas leur priorité relève de l'euphémisme... Si bon nombre d'entreprises ont été reprises par des directions françaises industrielles, ces dernières utilisent parfois les mêmes méthodes discutables que les fonds d'investissement. Il n'empêche : ces entreprises peuvent rester performantes et compétitives. La meilleure preuve, sans

doute : l'entreprise qui sert de décor au film fournit en pièces de mécanique tous les constructeurs automobiles mondiaux - chinois compris. Aujourd'hui, 70 % des 635 entreprises françaises de décolletage se trouvent en Haute-Savoie, principalement dans la Vallée de l'Arve.

CONTACTS

- lesfilmsquifontdebat
- RepEnMain
- repriseenmain_film

Un film distribué par Jour2fête.
 Pour organiser une séance, contactez-nous :
repriseenmain22@gmail.com

UN FILM ANCRÉ DANS LA VALLÉE

